Invitant à réfléchir d'une tout autre façon, sur la nature des objets, sur le contexte et ses multiples effets, ils accordent également au voyageur un nouveau statut : celui d'un acteur. La prise en compte de ce point de vue dans l'étude des espaces publics s'inscrit dans une conception relativement récente du service public qui vise à faire de l'ancien « administré », un véritable usager, en droit de recevoir et de réclamer un service [10]. En se centrant sur le point de vue de l'usager, les trajets-voyageurs apparaissent comme une méthode d'approche empirique de problèmes très généraux et très pratiques des espaces publics tels ceux de l'accessibilité. Ils donnent un contenu pratique à ce concept flou et montrent que l'accessibilité se situe à trois niveaux, celui de l'espace, celui des ressources informationnelles, celui des équipements divers (de service, de péage…) qui, dans la conception, sont généralement traités de manière séparée, alors que dans le « cours d'action » du voyageur, elles sont étroitement liées.

C'est pourquoi l'utilisation plus systématique de « trajets » du type de ceux que nous avons utilisés ici présente un intérêt certain pour la conception et la rénovation des lieux et des équipements publics qui, comme les gares, sont à la fois des espaces urbains, des espaces de transport et des espaces de service. La perspective située qu'ils impliquent pourrait conduire à envisager ces trajets non seulement en fonction des divers cours d'action mais aussi en fonction des catégories d'usagers : habitués ou non, voyageurs chargés de bagages, handicapés visuels, handicapés moteurs, etc.

Outil de conception, les trajets sont aussi, comme nous l'avons vu pour la gare du Nord un outil d'évaluation de la qualité de ces espaces pour le voyageur. Ils permettent de passer d'une vision « production » à une vision « usage », de s'interroger non plus sur l'efficacité interne d'un système mais sur ses effets, ses impacts. Cette évaluation-là constitue un enjeu essentiel car elle pose la question des finalités du service proposé, elle réintroduit l'idée que le service a une fonction externe à l'organisation [11].

[9] Notamment par Theureau, J., *Le cours d'action, analyse sémiologique*, Berne, Peter Lang, 1992.

[10] Chauvière, M., Godbout, J. T., *Les usagers, entre marché et citoyenneté*, Paris, L'Harmattan, 1992.

[11] La méthode des trajets a été expérimentée sous une autre forme (« Les carnets de voyage ») à l'occasion d'un travail sur l'information-voyageurs sur le réseau bus de la RATP. Voir : Levy, E., *L'inscription des voyageurs dans la production du transport urbain, le cas de la RATP-bus*, thèse de doctorat de l'école polytechnique, CRG (Centre de recherche en gestion), 1999.

Jean-Yves Petiteau
Élisabeth Pasquier

La méthode des itinéraires : récits et parcours

« Quand je marche, mes idées marchent avec moi. » Montaigne

Avec cette présentation de la méthode des itinéraires, la genèse de son élaboration et les effets de sa mise en œuvre, il ne s'agit pas d'une simple évaluation qui aurait pour objet d'affiner la définition d'une procédure d'enquête sur le terrain. Cette méthode n'est pas seulement un outil de vérification ou le lieu d'une validation d'hypothèses théoriques. Elle implique une lecture de la relation entre l'objet de recherche et le chercheur, prend en compte comme élément central la subjectivité de la situation d'enquête, et plus encore, celle des références de chaque partenaire : sociologue et interviewé. À l'origine, les itinéraires interviennent pour échapper à l'enfermement des catégories de définition et de découpage de l'espace urbain. À travers les effets de mobilité et de mobilisation conceptuelle qu'elle implique, la mise en œuvre de la méthode permet de découvrir une autre mise en rapport des espaces étudiés et simultanément, une lecture métaphorique de ceux-ci.

L'itinéraire : un partage du sens de l'espace

L'itinéraire vaut pour toute la durée d'une recherche et n'est pas seulement une méthode [1] nouvelle d'investigation sur le terrain. Le terme itinéraire désigne à la fois une recherche issue de ce processus méthodologique et la procédure elle-même. L'utilisation de cette méthode, au-delà des thèmes divers abordés, produit chaque fois un itinéraire. Pour faciliter la lecture, nous emploierons le terme « itinéraire » pour la globalité de la recherche et « journée de l'itinéraire », moment clé de la procédure, pour le temps du parcours réalisé sur le terrain.

Déstabilisation des certitudes

L'itinéraire est une expérience partagée entre le chercheur et l'autre [2]. Cette méthode s'apparente aux méthodes biographiques parce qu'au-delà des thèmes d'investigation, l'histoire de vie reste le fil durant tout le cycle de la relation entre le chercheur et l'autre, sans que l'histoire ne se confonde pour autant avec un témoignage. La démarche ainsi proposée opère un détour,

partant de l'idée qu'il existe deux hypothèses pour analyser la parole habitante. La première relève de l'ethnologie classique : le discours est témoignage, sur lequel l'analyse prélève des fragments significatifs pour les resituer par rapport à des catégories extérieures. La seconde est fondée sur un postulat de confiance : on suppose que la parole de quelqu'un, si elle interroge ses propres références, est une analyse en tant que telle dont la valeur et la cohérence ont autant de pouvoir et d'intérêt que celles de n'importe quel spécialiste. C'est cette seconde hypothèse qui va générer la méthode des itinéraires. Ceux-ci prennent au mot l'espace ou le territoire de la ville de l'usager. L'espace devient alors dynamique. Le statut habituel du territoire change, il n'est plus objet de vérification mais lieu de mise en scène privilégié où le chercheur va convoquer l'autre. La lecture de l'espace public est indissociable de la notion de parcours. Le parcours n'est pas seulement un rituel de mobilité, c'est la mise en superposition de plusieurs énonciations qui se réfèrent à l'histoire. S'il y a parcours, c'est que quelqu'un peut mettre en référence différents récits [3]. Cette définition du territoire est le présupposé de cette méthode.

Il ne s'agit pas d'opposer la logique des habitants à celle des aménageurs mais de proposer à ces derniers de ne plus uniquement tenir compte dans leurs analyses de leurs références professionnelles. Le but est de dépasser la « mauvaise foi » théorique habituelle, en admettant de se laisser guider par ceux qui habitent la ville. L'enquête met donc en suspens la logique aménageuse. En oubliant pour un temps leurs objectifs, les aménageurs peuvent alors se mettre à l'épreuve d'une autre culture. Une telle démarche n'est pas confortable, puisqu'elle déstabilise les certitudes et fait considérer la ville comme le lieu d'expression des différences, où il serait indispensable de se perdre. Le résultat attendu n'est pas de l'ordre du consensus puisqu'il s'agit de rendre compte d'un territoire à partir de ses différences.

La journée de l'itinéraire

Lors des entretiens non directifs, systématiquement enregistrés, qui précèdent la journée de l'itinéraire, l'interviewé est sollicité pour lier le thème de la recherche à des séquences et à leurs articulations telles qu'il les prélève de son histoire de vie. Le nombre et la durée de ces interviews préalables varient en fonction de la relation entre chercheur et personne interviewée

[1] Petiteau, J.-Y., « Territoires et itinéraires », *Les cahiers du centre de recherches sociologiques* (Toulouse), n° 5, février 1987.

[2] « L'avantage principal de notre système est de réintroduire, dans la situation expérimentale, l'observateur tel qu'il est *réellement*, non pas en tant que source de fâcheuses perturbations, mais en tant que source importante, et même indispensable, de nouvelles données comportementales pertinentes. Ceci permet l'explosion des effets *sui generis* de l'observation sur l'observateur et l'observé tout à la fois, effets considérés comme des données clefs. » Devereux, G., *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.

[3] « Ainsi commence la marche que Freud compare au piétinement de la terre maternelle. Ce rapport de soi à soi commande les altérations internes du lieu (les jeux entre les strates) ou les dépliements piétonniers des histoires empilées dans un lieu (des circulations et voyages). L'enfance qui détermine les pratiques de l'espace développe ensuite ses effets, prolifère, inonde les espaces privés et publics, en défait les surfaces lisibles, et crée dans la ville planifiée une ville "métaphorique" ou en déplacement, telle que la rêvait Kandinsky : une grande ville bâtie selon toutes les règles de l'architecture et soudain secouée par une force qui défie les calculs. » De Certeau, M., *L'invention du quotidien*, Paris, 10/18, 1980.

et du degré de complexité du sujet de la recherche. L'interviewé choisit le lieu de rendez-vous : domicile, travail… Au cours de ces entretiens, les partenaires apprennent à se reconnaître, engagent ensemble un dialogue, s'approprient et rendent explicite l'objet de la recherche. La confiance qui en résulte permet alors de proposer une transaction plus radicale, à savoir le passage sur le terrain qui va reposer autrement l'ensemble des données : la journée de l'itinéraire. La durée de cette journée varie selon la volonté du guide et la disponibilité du sociologue.

Lors de la journée de l'itinéraire, l'autre devient guide. Il institue un parcours [4] sur un territoire et l'énonce en le parcourant. Le sociologue l'accompagne. Un photographe témoigne de cette journée en prenant un cliché à chaque modification de parcours, temps d'arrêt, variation du mouvement ou changement émotionnel perceptible [5]. Le dialogue est entièrement enregistré. Ce dispositif ritualise la journée, l'équipe est repérable, l'expérience sera unique et non reproductible, quelque chose d'explicite va se livrer dans l'instant. Il s'agit bien d'un rituel qui repose sur l'initiation du chercheur. Le parcours n'est pas seulement le déplacement sur le territoire de l'autre, c'est en même temps un déplacement sur son univers de références. Le territoire est à la fois celui qui est expérimenté et parcouru dans l'espace-temps de cette journée, et celui du récit métaphorique [6]. L'interviewé nous livre en situation une histoire au présent et la mise en scène de cette journée particulière confère à son récit la portée d'une parabole [7].

La journée de l'itinéraire est une transaction. Le sociologue, en se déplaçant sur le territoire de l'interviewé ne fait pas seulement que dépasser les limites spatiales de ce qui lui est familier : devenir explorateur. En acceptant le parcours d'un guide [8], il aborde le territoire d'un autre par sa parole, le territoire se donnant à lire au fil de son récit. Le véritable déplacement consiste à abandonner sa propre lecture et à accepter la rhétorique [9] de l'autre. La transaction, c'est oublier ses repères tout en gardant la trace de cette perte, c'est identifier les marques d'un oubli.

La principale restitution d'un itinéraire est proche du roman-photo, où la parole exacte de l'interviewé est chronologiquement découpée en

[4] Augoyard, J.-F., *Pas à pas, Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Seuil, 1979.

[5] « Barthes retrouve dans son expérience propre ce qu'il avait autrefois reconnu comme la fracture produite par la photographie dans les arts de la représentation : un retournement du temps qui en a fait l'instrument du "cela a été". Il loge par là dans l'intimité de la mort l'affect très libre et très fort attaché à la photo. L'instantané se retourne et pose, il devient la pose du temps. » Bellour, R., *L'Entre-images : photo, cinéma, vidéo*, Paris, La Différence, 1990.

[6] « Le territoire est lui-même lieu de passage. Le territoire est le premier agencement, la première chose qui fasse agencement, l'agencement est d'abord territorial. Mais comment ne serait-il pas déjà en train de passer en autre chose, dans d'autres agencements ? C'est pourquoi nous ne pouvions pas parler de la constitution du territoire sans parler de sa constitution interne. […] Passage de la ritournelle. La ritournelle va vers l'agencement territorial, s'y installe ou en sort. En un sens général, *on appelle ritournelle tout ensemble de matières d'expression qui trace un territoire, et qui se développe en motifs territoriaux, en paysages territoriaux* ». Deleuze, G., Guattari, F., *Mille plateaux, Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

[7] Le rituel du parcours initiatique relève d'une très ancienne tradition, celle des péripatéticiens, de Socrate et ses disciples, du Christ et ses apôtres, de « Don Quichotte de la Manche » de Cervantès, de « Jacques le fataliste et son maître » de Diderot.

[8] Deligny, F., *Les enfants et le silence*, Paris, Galilée / Spirali, 1980.

articulation étroite avec chaque photographie. Son ambition est d'être lisible par tous. Une cartographie restituant le parcours de la journée de l'itinéraire permet d'articuler récit et territoire. C'est précisément parce que le récit ne fuit aucune dimension de la réalité sociale, qu'il est possible — pour chaque argument important énoncé par la personne au cours de la journée de l'itinéraire — de lier des textes analytiques centrés sur des points cruciaux en rapport avec l'objet de recherche. Outre la forme du roman-photo, la notion de parcours devient évidente et indispensable pour aborder toutes questions concernant la culture urbaine et l'aménagement de la ville. La méthode des itinéraires n'est plus seulement recueil de récits, elle implique et met en œuvre un véritable dialogue.

Genèse et évolution de la méthode

Pour comprendre les enjeux, les hypothèses et l'évolution de cette méthode, il convient de revenir sur sa genèse et sur les différentes commandes qui ont permis progressivement de l'élaborer. La sociologie urbaine, qu'il s'agisse de la ville ou de l'habitat, a été constamment sollicitée par les élus et les représentants de l'État dans les années soixante ou soixante-dix, et plus fréquemment depuis les années quatre-vingt, par le pouvoir local. La commande est alors un enjeu de régulation entre le champ politique et le champ technocratique, chacun étant pris dans un processus de planification de longue durée. Le sociologue est appelé à la rescousse chaque fois qu'une contradiction bloque cette avancée. On accepte qu'il remette en cause des idées reçues, des normes, un modèle, à condition toutefois que ses propositions permettent aux différents acteurs d'élaborer immédiatement un nouveau modèle. Dans ce contexte, le sociologue est lui-même engagé dans le jeu de la reproduction des savoir-faire des acteurs et de la validation des institutions. Dans les premières recherches, la méthode des itinéraires a surtout permis de se resituer par rapport à la commande, puis par la suite, elle va devenir centrale dans la construction de la problématique.

La représentation d'un centre ville

La première expérience autour de la méthode des itinéraires remonte à 1975. La commande portait sur « la représentation du centre ville » par les habitants, dans le cadre du contrat « ville moyenne de Cholet [10] ». La pauvreté des monuments faisait craindre aux aménageurs l'absence de toute centralité. Deux modèles de centralité cohabitaient à l'époque chez les aménageurs : le modèle historique [11] où le centre ville demeure le lieu de concentration de

[9] « La rhétorique (comme méta-langage) est née de procès de propriété [...]. Il est savoureux de constater que l'art de la parole est lié originairement à une revendication de propriété, comme si le langage, en tant qu'objet d'une transformation, condition d'une pratique, s'était déterminé non point à partir d'une subtile méditation idéologique (comme il a pu arriver à tant de formes d'art), mais à partir de la sociabilité la plus nue, affirmée dans sa brutalité fondamentale, celle de la possession terrienne : on a commencé chez nous à réfléchir pour défendre son bien ». BARTHES, R., « L'ancienne rhétorique, aide-mémoire », *Communication* (Paris), n° 16, 1970.

[10] Jean-Yves Petiteau en collaboration avec Fabienne le Roy : *Domaine humain-perception*, dans le cadre de l'atelier d'urbanisme de Cholet, contrat « ville moyenne de Cholet », 1975.

[11] « La dispersion des récits indique déjà celle du mémorable. En fait, la mémoire, c'est l'anti-musée : elle n'est pas localisable [...]. Le souvenir est seulement un prince charmant de passage qui réveille un moment les belles-au-bois-dormant de nos histoires sans paroles ». DE CERTEAU, M., *op. cit.*

toutes les valeurs symboliques qu'il convient de valoriser, et le modèle de la ville moderne où le centre ville doit avant tout faciliter les échanges. Dans les deux cas, les modèles relèvent d'une telle hiérarchie que la parole habitante ne peut mettre en cause ni les catégories de pensée, ni les institutions. D'un côté s'exerce la logique des institutions, de l'autre celle de l'habitant qui ne peut concerner que des pratiques et des rapports de consommation qu'ils soient économiques, sociaux ou culturels ; entre les deux, la frontière est étanche.

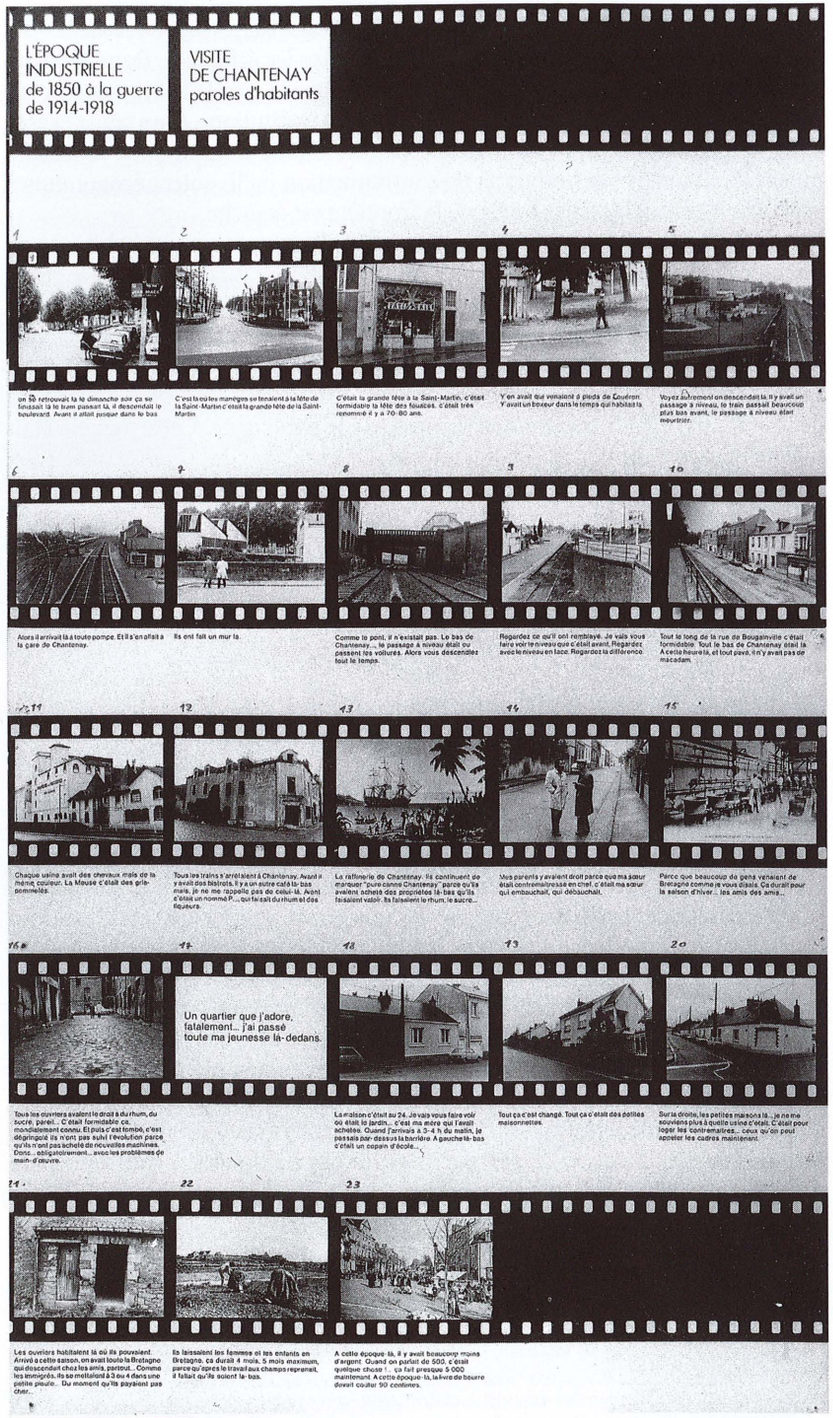
Dans ce travail, il s'agissait de permettre aux habitants de témoigner d'un vécu, d'une expérience culturelle et de pratiques sociales, le projet d'aménagement du centre ville devant tenir compte de l'identité des Choletais. La valeur de la parole des habitants restait toutefois très marginale parce que les techniciens de l'aménagement (architectes, ingénieurs, économistes) définissaient leurs compétences comme une capacité à synthétiser les paroles partielles des habitants, déjà filtrées et réarticulées par le sociologue. Cette logique était tellement caricaturale [12] qu'il fallut reformuler les termes de la commande. C'est ainsi que le dispositif des itinéraires était pour la première fois expérimenté (enregistrements, photographies).

Sept citadins, représentant des milieux professionnels divers ont servi de guide à travers la ville de Cholet. Il en ressortit une parole contradictoire, différente pour chacun, où le centre ville était méconnaissable de l'un à l'autre. La question de la forme du centre ville, enjeu de la recherche, devint alors secondaire. Les interviewés parlaient surtout en terme de proximité et de voisinage de classes opposées (maisons bourgeoises encloses de hauts murs à proximité immédiate de lotissements de tisserands entourant des cours) : Cholet derrière ses murs et ses façades. D'un autre côté, les itinéraires rendaient compte de l'existence d'un centre. Il n'avait certes pas de lisibilité spatiale évidente mais existait en tant que territoire de rencontre et d'opposition. La présence d'habitants identifiables et localisés semblait remplacer les monuments [13]. Il fallut alors voir jusqu'où ces paroles pouvaient être réellement prises en compte. Les aménageurs envisageaient au départ de raser les murs clôturant les îlots et d'ouvrir les cours. Fort de l'expérience du terrain, les dangers d'une telle décision qui risquait de nier le jeu historique des rapports sociaux furent mis en évidence.

Il est difficile d'évaluer aujourd'hui une telle démarche par rapport aux réalisations effectuées. Cette recherche semble avoir seulement différé la mise en œuvre du modèle de centralité emprunté à celui des villes nouvelles dont l'échelle coïncidait. Sur la question de la méthode des itinéraires, lors de cette première restitution, les résultats furent présentés comme de simples histoires de vie, la notion de parcours n'ayant pas été donnée à voir, en dehors d'une cartographie retraçant les périples.

[12] « L'espace géométrique des urbanistes et des architectes semble valoir comme le "sens propre" construit par les grammairiens et les linguistes en vue de disposer d'un niveau normal et normatif auquel référer les dérives du "figuré". » DE CERTEAU, M., *op. cit.*

[13] « Les lieux vécus sont comme des présences d'absences. » DE CERTEAU, M., *op. cit.*



Paroles d'habitants, visite de Chantenay.

Habiter en ville

La seconde expérience au cours de laquelle la méthode des itinéraires est mise en œuvre ne diffère pas radicalement de celle de Cholet. En 1981, Alain Bloch-Lainé propose, avec l'aide de deux architectes — Michel Cantal-Duparc et Roland Castro — de diffuser auprès d'un large public les références d'une nouvelle culture architecturale afin de revaloriser la profession des architectes. Au moment même où la critique des grands ensembles met en cause toute la qualité des analyses et des solutions préconisées pour loger les classes populaires, ils choisissent de mettre en valeur certaines opérations exemplaires. Douze villes seront retenues en France dont en particulier le cas nantais.

Fort de l'expérience de Cholet, il est décidé de retenir la compétence des habitants pour parler de la culture architecturale, déplaçant les problèmes touchant à l'habitat et à l'architecture sur le concept d'« habiter ». L'hypothèse est que si une culture de l'habiter existe, elle ne peut être inventée que par les habitants eux-mêmes, les architectes et autres aménageurs ne pouvant être au mieux que des traducteurs. Les habitants sont alors conviés à construire leur itinéraire à partir de cette question. Une vingtaine d'entre eux, résidant dans différents quartiers de la ville, deviennent cette fois encore, guides privilégiés. Lors des parcours, ils ne vont pas rendre compte de l'appréciation de leur habitat selon les modèles traditionnels, de la chambre à la place publique. Nombre d'entre eux parlent d'abord des limites (d'une rue, d'un quartier) et conduisent le sociologue sur le territoire où se trouve, certes leur domicile, sans qu'il n'occupe pour autant la position centrale attendue.

La parole des habitants est ensuite présentée sous la forme d'une exposition publique : « Habiter Nantes [14] ». La pluralité et la confrontation de ces témoignages différents deviennent les questions centrales de l'expérience. La mise en scène des premiers itinéraires sous la forme de photos-romans présentés sur des panneaux dans les quartiers concernés, entraîne la demande de nouveaux habitants prêts à continuer le récit en ajoutant ou opposant leurs propres itinéraires. La petite histoire quotidienne des itinéraires devient le moyen de lire ce qu'est un rapport social, la sociologie renouant avec l'histoire. Le témoignage des habitants est chaque fois une prise de position sur l'histoire, à partir de la mémoire de chacun.

L'entre ville

En 1981, le Plan urbain du ministère de l'Équipement lance un appel d'offres sur les mutations péri-urbaines afin d'identifier les véritables changements dans les pratiques et les représentations. L'expansion péri-urbaine et les villes nouvelles modifient alors toutes les représentations antérieures de la ville ; les analyses fondées sur la reproduction ne peuvent donc plus rendre compte des changements. Le problème est de distinguer ce qui relève d'une continuité historique de ce qui préfigure un autre ordre. Une proposition est faite tentant de se dégager de l'encodage des savoirs et de retenir comme terrain d'enquête des lieux ambigus et imprécis en terme de références. Parler d'un nouveau territoire urbain pour aborder l'histoire culturelle et ne plus seulement lire l'espace comme

14 Petiteau, J.-Y., Bienvenue, G., en collaboration avec Cahier, S., Le Roy, F., Stoïca, M., *Habiter Nantes, quartiers populaires et habitat ouvrier du XIXe siècle à aujourd'hui*, Paris, Plan urbain / ministère de l'Environnement, 1980.

la reproduction de la hiérarchie sociale. Il est choisi de travailler sur des bourgs d'estuaire entre Nantes et Saint-Nazaire [15] afin d'échapper au modèle radioconcentrique où la périphérie est toujours considérée comme en attente d'une maturité urbaine qui ne serait seulement vraie qu'au centre ville.

Pour des raisons naturelles (instabilité des rives) et économiques (mutations de la société industrielle), le territoire de l'estuaire est resté en suspens dans sa cartographie et sa vocation. Ceux qui l'empruntent sont obligés d'avoir de multiples pratiques de mobilité du fait des monopoles industriels et de leurs effets sur la main-d'œuvre (irrégularité des commandes des chantiers navals, chômage) et de l'enracinement résidentiel de la population ouvrière. Sur ces espaces mal délimités tant par rapport à l'histoire locale que par rapport aux lois qui gèrent l'espace public, il paraît intéressant d'aborder des habitants qui peuvent rendre compte de leurs pratiques sans être obligés de situer leurs références par rapport à une histoire constituée, ni de se démarquer d'une population détenant leurs codes (bourgeoisie locale, militants, enseignants…). L'enquête a donc comme objectif de confronter les récits des habitants aux projets des aménageurs qui vont tous dans le sens de la définition d'un programme pour l'estuaire : nouvelles vocations portuaires, zone d'immunité douanière, centrale nucléaire, parc écologique.

Dans le cadre de l'enquête, quinze itinéraires sont effectués. Parmi eux : des personnes inscrites de longue date sur le site ; des émigrants récents (les Vendéens du marais, les Polonais de Couëron) ; des personnes ayant des métiers traditionnels (pêcheurs, gardiens d'îles) et des salariés exerçant de nouveaux métiers (communication, informatique). Les habitants vont surtout raconter comment ils sont arrivés là, et comment chaque lieu prend un sens par rapport à leurs activités. Deux choses ressortent de l'analyse de leurs récits : la quasi disparition des grands projets d'aménagement qui hantent ce territoire, et l'importance des temps et espaces de la mobilité comme lieux de sociabilité, tels que les bacs, les infrastructures oubliées (canaux), les routes de campagne, la Loire elle-même et l'estran. Il est alors presque impossible de faire dialoguer aménageurs et habitants. Curieusement, ceux qui apprennent le plus de choses sur les pratiques nouvelles sont les habitants des rives, considérés comme les gardiens d'une culture traditionnelle. Eux-mêmes ont choisi leur métier dans des périodes de rupture. Souvent détenteurs de qualifications professionnelles, ils ont opté volontairement pour des situations précaires, préfigurant des postures de mobilité et de choix très modernes, où la limite entre travail et loisir est floue et où les postures s'inversent constamment.

Les situations de cooptation pour atteindre les interviewés et l'exotisme des personnages vont longtemps masquer cette réalité au sociologue qui croit s'être perdu par rapport à la problématique de départ. Cette étude permit cependant de mettre en question la hiérarchie des valeurs qui permet de traiter des différences culturelles des classes sociales. Les récits mettent en scène des liens particuliers entre les activités (travail, loisir) du fait de la spécificité du territoire. Les itinéraires seront restitués là aussi dans une série d'expositions [16] sur les sites mêmes de l'enquête : Paimbœuf, le Pellerin, Saint-Nazaire.

[15] Petiteau, J.-Y. (en collaboration avec Vienne, C.), *Analyse de l'histoire de l'expansion des bourgs et des cités de l'estuaire de la Loire : modes d'organisation urbaine, mobilité territoriale et conditions de production des pratiques sociales*, Paris, Plan urbain, 1988.

Effets de la mise en œuvre

Dans les premières expériences, la méthode des itinéraires a surtout permis de se resituer par rapport à la commande ; à partir de la recherche sur le déménagement, elle va devenir centrale dans la construction de la problématique.

Déménagement

En 1989, une nouvelle recherche intitulée « déménager-emménager dans l'ancien et le nouveau monde [17] » est proposée dans le cadre d'un programme du Plan urbain portant sur les morphologies sociales et urbaines. Ce travail considère qu'on ne peut aborder la question des changements qu'à partir des registres de la mobilité, tout en proposant une lecture particulière de ce concept. La plupart des recherches antérieures sur la mobilité parlent en terme de performance. La mobilité est valorisée en tant que communication, d'où la reconnaissance des groupes sociaux qui sont liés à ces phénomènes. En revanche, elle est pénalisante ou méconnue pour tous les groupes sociaux qui migrent par nécessité, ou du moins en dehors de toute légitimation économique et culturelle. Le postulat de départ de cette recherche est que la mobilité peut être analysée comme une déculturation ou comme une acculturation suivant la société dans laquelle ces phénomènes prennent place. Il s'agit alors de comparer des phénomènes de mobilité dans une ville dont la lecture repose sur une accumulation historique, dans une ville récente en pleine mutation et dont l'existence est liée aux communications : une ville d'Europe, Marseille, et une ville du nouveau monde, Montréal. Ce dont témoignent le plus souvent ceux qui établissent leurs analyses sur la comparaison, qu'ils soient historiens, philosophes ou chercheurs en sciences humaines, c'est que les villes d'Europe sont fondées sur une sédimentation historique alors que celles du nouveau continent font l'objet d'une renaissance permanente de l'histoire. Dans les premières, les notions de voyage et d'émigration perturbent l'ordre [18] alors que dans les secondes elles sont porteuses d'identité [19] : déménager est même la seule façon de maintenir présentes les choses pour ne pas disparaître.

Le déménagement semble donc l'entrée idéale pour aborder la question de la mobilité. Cette pratique ne se joue pas seulement sur un changement d'habitat et de lieu, mais sur toute une mise en question de l'ordre et du tri, tant entre les choses que les gens. Lorsqu'on déménage, il y a ce que l'on garde et ce que l'on jette. Pour établir ce tri, on est obligé de mettre en question sa représentation des choses et des gens. Les postulants au déménagement en situation

[16] Petiteau, J.-Y. (en collaboration avec Vienne, C.), « L'homme qui marche », expositions sous la direction du patrimoine ethnologique, ministère de la Culture.

[17] Petiteau, J.-Y. (avec la participation scientifique d'Alain Médam et de Michel Péraldi) *Déménager, emménager dans l'ancien et le nouveau monde*, Plan urbain / ministère de l'Environnement, 1995.

[18] Alain Tarrius en donne un exemple sur Marseille à travers l'analyse d'un conflit à propos du centre ville entre la chambre de commerce et la municipalité d'une part, Maghrébins commerçants d'autre part. cf. Tarrius, A., *Les fourmis d'Europe*, Paris, L'Harmattan, 1992.

[19] Petiteau, J.-Y., « Le grand dérangement », *Les cahiers de l'habitat* (Paris), n° 18, *La mobilité résidentielle*, juillet 1992.

d'instabilité réactualisent leur histoire, d'où l'intérêt d'effectuer une enquête sur la mobilité à ce moment précis [20]. L'hypothèse centrale de la recherche et de la méthode des itinéraires qui s'y trouve confondue est qu'on ne peut rendre compte de son histoire que dans des moments de passage qui déstabilisent [21]. Dans les récits de vie habituels, on valorise les événements fondateurs, ici on se centre sur les ruptures, considérant qu'elles font sens dans l'histoire de vie. La méthode des itinéraires se greffe sur l'événement-déménagement, utilisé comme déclencheur du récit de vie. Une douzaine d'itinéraires à Montréal vont alors être effectués. L'échantillon, au-delà des catégories habituelles (âge, sexe, profession), est composé de personnes en situation d'émigration et de Québécois d'origine, d'habitants des deux zones linguistiques, résidant dans des petits collectifs au statut proche de l'individuel ou des condos, appartements en copropriété.

À l'issue de l'enquête québécoise, il est constaté que le déménagement a bien servi d'analyseur. Il n'est presque jamais perçu comme une cérémonie ni même comme un rituel [22] alors même que sa place dans l'histoire individuelle conduit ceux qui l'effectuent à ritualiser une rupture. L'histoire individuelle compte rarement comme témoignage de l'Histoire, mais comme lecture d'une autre chronologie, celle de la mobilisation d'un territoire, espace de déménagement et d'emménagement. Ce rituel de recommencement permet de mobiliser le territoire urbain. Cette spatialisation au présent constitue d'ailleurs une lecture possible de la ville. L'enquête marseillaise pose en revanche problème. Alors qu'à Montréal raconter sa vie à un étranger autour de la mise en scène du déménagement va de soi, à Marseille [23] la situation est inverse. La tension sociale liée à la présence de communautés clivées rend plus difficile l'énoncé d'une histoire de vie autour de la pratique du déménagement.

Mais au-delà de ces questions de terrain, la recherche, pour deux raisons majeures, n'a pas permis de produire les résultats escomptés. Pris dans la logique de la méthode des itinéraires et des éclatements individuels que cette démarche biographique induit, nous avons cru un moment que c'est le cumul des histoires individuelles qui va lui permettre de lire l'histoire de la ville.

[20] « Comment, nous demandons-nous, localise-t-on les souvenirs ? Et nous répondons : à l'aide de points de repères que nous portons toujours avec nous, de penser aux autres, et de nous replacer dans le cadre social pour les retrouver. Nous constatons d'autre part, que ces points de repère se multipliant au fur et à mesure que notre mémoire explorait des régions plus voisines de notre présent au point que nous pouvions nous rappeler tous les objets et tous les visages sur lesquels notre attention s'était, le jour précédent, si peu que ce fut arrêtée ; enfin, c'est par une série de réflexions qu'il nous semblait que nous passions d'un objet à un autre, d'un événement à l'autre, comme si, en même temps qu'à l'objet et à son aspect extérieur, à l'événement et à sa place dans le temps et dans l'espace, nous pensions à leur nature, à leur signification ; en d'autres termes, objets et événements se rangeaient dans notre esprit de deux manières, suivant l'ordre chronologique de leur apparition, et suivant les noms qu'on leur donne et le sens qu'on leur attribue dans notre groupe, c'est-à-dire qu'à chacun d'eux correspondait une notion qui était à la fois une idée et une image [...]. Ce que nous appelons cadre de la mémoire est aussi une chaîne d'idées et de jugements. » Halbwachs, M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1952.

[21] Médam, A., *Montréal interdite*, Paris, Presses universitaires de France, 1978.

[22] C'est précisément parce qu'il est un événement clé pour rendre compte des changements de la vie quotidienne qu'il importe de ne pas assigner le déménagement à l'ordre d'un rituel classique, comme tente de l'établir Michel Rautenberg : « Ces caractéristiques du déménagement le font s'apparenter à une "technique rituelle" », telle qu'elle a été définie dans : Chiva, I., « Déménagement et culture domestique », *Terrain* (Paris), n° 12, *Du déménagement au congélateur*, 1989.

[23] Péraldi, M., *Paysage, ville et mémoire : Marseille*, Marseille, cerfise, 1988.

Une impasse a été faite sur les contextes urbains pourtant centraux au regard de la problématique. C'est au cours de cette recherche et de l'impossibilité à aboutir qu'émerge la portée réelle de la méthode des itinéraires et surtout la nécessité d'une formalisation de ce dispositif qui n'est encore qu'à l'état d'ébauche. La méthode induit en effet une situation de transfert qui demande à être davantage maîtrisée. Le sociologue se laissant guider est pris dans le récit et le parcours de l'autre, il doit pouvoir au retour du terrain analyser cette relation pour resituer les données biographiques individuelles dans un contexte plus large. Il semble qu'au cours de cette recherche la méthode soit devenue l'objet central avant même les questions premières de la mobilité et du déménagement, restées en suspens.

L'effet docker

Au début des années quatre-vingt-dix, la méthode des itinéraires est appliquée à la profession des dockers, afin d'approcher la lecture d'un territoire. Cette recherche prend la suite du travail sur les habitants de l'estuaire [24]. Au moment où les dockers sont visés par une réforme statutaire [25] mettant en cause radicalement le statut et l'existence même de leur profession, il devient urgent de se pencher sur cette profession. La disparition d'une culture professionnelle offrant une lecture irremplaçable de la ville devient un enjeu important et se décline de plusieurs manières : appropriation des quais, passage entre le port et la ville, rapport spatialisé entre le travail et la vie.

Cinq itinéraires sont effectués, dont deux à Saint-Nazaire et trois à Nantes. Jamais jusque-là, un tel enthousiasme dans l'application de la méthode n'a été ressenti. Les dockers, du fait du contexte historique et de la légende de cette profession qui accompagnent à la fois leur statut, leur pouvoir et leur image, se prêtent tout particulièrement à la mise en scène de la journée de l'itinéraire. Le recoupement systématique des parcours sur les quais et leurs abords donne une pertinence à cette méthode appliquée à la ville : espace et territoire sont étonnamment imbriqués. La journée de l'itinéraire place l'équipe (sociologue, photographe, dockers), presque en situation de « tournage » en décor réel. Le récit de la vie colle au défilement de ces espaces.

À l'issue de cette enquête, il ressort que la coupure définitive entre le port et la ville n'est pas seulement, comme on l'a souvent cru, liée à la seule fin du trafic portuaire, mais à la mise à l'écart des dockers, qui par leur présence jour et nuit sur les quais, offrent un repère permanent et une lecture évidente des transactions marchandes et humaines. La mise en question de cette profession est liée à la déportation de leur territoire de travail sur des quais non reliés à la ville. D'un point de vue méthodologique, le problème consistait à ne pas se laisser prendre par la présence individuelle des personnages, le docker racontant une légende, un récit autonome. Chaque roman-photo semble en effet se suffire à lui-même, l'analyse transversale restant marginale [26].

[24] Petiteau, J.-Y., « Itinéraires : l'estuaire de la Loire », *Interlope la curieuse* (Nantes), n° 1, 1990 ; Petiteau, J.-Y., Rolland, I., « Itinéraire de Jean Bricard », *Interlope la curieuse* (Nantes), n° 9/10, 1994.

[25] Loi Le Drian de 1992 proposant une réforme radicale du statut des dockers, c'est-à-dire abolissant les acquis de la loi de 1947.

Le dialogue

En 1993, la méthode des itinéraires est appliquée aux jardins familiaux de l'agglomération nantaise[27]. Elle semble adaptée pour parcourir l'ensemble de l'espace des jardins tout en resituant le rapport d'un espace localisé dans le cadre d'une démarche territoriale plus large reliant jardins, espaces résidentiels, espace public, marché, cafés, et dans la complexité des trajectoires résidentielles. Comme premier guide, un des responsables nantais de l'association des jardins familiaux est retenu — il tente en fait de maintenir sans mandat une régulation sociale sur ce terrain : attributions, réaffectations, régulations, contrôles. Outre l'intérêt lié à la personnalité de l'interlocuteur, détenteur de la mémoire des jardiniers et représentant du mouvement associatif, et reconnu à ce titre auprès des élus, une passation de pouvoir s'effectuera au cours de la journée de l'itinéraire entre l'interviewé et la sociologue. Cette fois l'initiation n'est pas seulement symbolique, elle s'inscrit dans les rapports sociaux. Depuis ce jour, c'est à la sociologue que les jardiniers se réfèrent pour obtenir les informations municipales concernant cet espace en attente de réaménagement.

La méthode des itinéraires s'est articulée ici sur une série d'approches s'apparentant à l'ethnologie[28], évitant les effets de réification liés aux récits déjà décrits dans l'enquête sur les déménagements et les dockers. Par ailleurs, cet itinéraire mis en œuvre à deux (l'un prenant les photographies et l'autre dirigeant l'entretien), a permis de mettre à l'épreuve la méthode sur l'ensemble du processus. L'analyse du discours ainsi recueilli, impliquant la présence de deux chercheurs, donne la possibilité de maîtriser la relation transférentielle, le dialogue permettant d'interpeller les références de chacun. L'intérêt est ici que l'analyse des sociologues se greffe directement sur l'analyse du guide, à condition toutefois qu'ils puissent identifier et situer ce qui relève des transferts et contre-transferts.

Analyse d'une nouvelle profession

La méthode des itinéraires est utilisée en 1994 pour rendre compte des liens sociaux qu'un nouveau métier comme celui de chef de projet révèle. Le projet en question concerne la convention de quartier[29] de Malakoff, quartier nantais d'habitat social. À la différence des dockers ou des riverains de l'estuaire, le chef de projet (Marie-Luc Malinge), en se livrant, tente de maîtriser un travail d'analyse qu'elle demande aux sociologues de poursuivre par un

[26] La valorisation de ce travail ne sera que partielle, trois itinéraires seront présentés séparément dans des publications très diverses : Petiteau, J.-Y., Renoux, B., « Dany Rose-itinéraire », *303, arts, recherches et créations* (Nantes), nº xxxii, 1992 ; Petiteau, J.-Y., Renoux, B., « Le grand Desbois, itinéraire d'un docker à Nantes », *Les Annales de la recherche urbaine* (Paris), nº 55-56, *Grandes villes et ports de mer*, 1993 ; Petiteau, J.-Y., Renoux, B., *Itinéraire de Serge Eliard, alias Belmondo, Génius Loci*, Paris, Éditions la Différence, 1993.

[27] Pasquier, E., Petiteau, J.-Y., *La fourmillère : un lieu a-typique pour une étude des jardins familiaux dans la politique urbaine de l'agglomération nantaise*, rapport, Agence d'études urbaines de l'agglomération nantaise, ministère de l'Environnement, 1994-1995, multig.

[28] Pasquier, E., *Bonjour-bonsoir ? La gestion publique des espaces privés dans les hlm de Nantes*, thèse de doctorat, sociologie, université de Nantes, 1993, multig.

[29] Procédure territoriale de développement social urbain, proche des opérations de développement social des quartiers (dsq).

travail de recherche[30]. Elle s'arme par ce détour d'un certain pouvoir intellectuel, sa parole porte la marque d'une caution.

L'itinéraire de Marie-Luc Malinge ne va pas seulement permettre d'énumérer la liste des problèmes habituels des quartiers d'habitat social, mais — parce que cet itinéraire reflète les variations affectives d'une personne engagée sur le terrain — il va accentuer la visibilité des contradictions et des points de blocage, révélateurs des dysfonctionnements d'un tel quartier et de la nature ambiguë du métier de chef de projet. Au cours de la journée de l'itinéraire, le parcours commenté d'un territoire de travail a révélé les trois croisements signifiants qui ont permis de structurer l'ensemble de l'analyse : militantisme et politique de la ville, équipements et vie sociale, aménagement d'un quartier et planification urbaine. Nous reprendrons quelques-uns de ces éléments plus particulièrement révélés par la méthode.

La question du militantisme a croisé notre objet à trois niveaux : la dimension militante autour de l'embauche de Marie-Luc Malinge, sa collaboration avec les militants du quartier pendant les trois années de son expérience, et la place des militants et leurs rôles dans la politique de la ville. Marie-Luc Malinge va être initiée au quartier dès les premiers jours de son travail par une délégation de militants qui va lui présenter les lieux posant problème et sur lesquels leur engagement trouve sa légitimité. Elle se souvient encore de l'agacement qu'elle ressentit lors de cette visite insistant sur la dégradation et couplant problèmes posés et réponses en terme d'aménagement, l'enfermant dans un registre déjà clos qu'elle n'aura plus qu'à mettre en œuvre. C'est le jour de l'itinéraire, découvrant avec étonnement qu'elle refait avec nous le parcours « initiatique », qu'elle nous livrera les éléments les plus riches sur cette question.

Dès le début de la journée de l'itinéraire émerge un des paradoxes qui traversent le thème « équipements et vie sociale ». Nous ayant conduits sur l'autre rive de la Loire pour avoir une vision panoramique du grand ensemble, elle manifeste son admiration pour le site et la qualité architecturale et urbaine du quartier. Elle retrouve chaque fois le plaisir qu'elle avait enfant, lorsqu'arrivant d'un bourg du Sud-Loire, elle assimilait la grande ville aux tours de Malakoff. À plusieurs reprises, elle attirera notre attention, au détour d'une rue, sur la qualité des perspectives, la beauté d'une courbe… Cette émotion qui revient à plusieurs reprises exprime bien la spécificité de sa pratique professionnelle. Le discours de stigmatisation assimilé aux grands ensembles ne parvient pas à entamer sa conviction. Elle ne se laisse pas prendre par la critique courante sur ce type de quartier et se refuse à tout discours globalisant, ce qui lui permet de rester attentive, dans la durée de son contrat, aux améliorations de détail pouvant répondre aux besoins de la vie quotidienne des habitants. Dans un quartier de qualité, on ne peut pas ne pas finir par retrouver un équilibre. Dans cette attitude, elle donne une définition du rôle de chef de projet, qui ne redouble pas le discours systématiquement négatif porté par certains militants et certains professionnels. L'affirmation positive lui permet de dédramatiser les classiques analyses caricaturales liées au discours revendicatif. Elle ne perd pas de vue la morale de sa mission : être à l'écoute de la population, ce qui explique pour une part cette

[30] Pasquier, E., Petiteau, J.-Y., *Analyse d'une nouvelle profession : Marie-Luc Malinge, chef de projet dsu à Malakoff*, Nantes, dgau/dsu, décembre 1994.

relation d'empathie. Elle ne dramatise pas son rôle mais le légitime en partie dans une fonction de vigilance et de maintenance comme si la vocation de la politique de la ville relevait d'une réhabilitation permanente.

La question de l'enclavement de Malakoff apparaissait comme un point fondamental du diagnostic ayant prévalu à la mise en place de la convention de quartier. Le profil de chef de projet, à savoir une compétence en urbanisme de la personne à engager en découlait directement, c'est du moins ce que pense Marie-Luc Malinge quand elle accepte ce poste. Assez vite, elle va comprendre qu'elle n'est pas reconnue comme partenaire de la ville sur-le-champ de l'aménagement. En arrivant en haut d'une des tours de la cité qui domine l'espace sauvage des friches séparant le quartier du centre ville, Marie-Luc Malinge prend conscience, tout en commentant le site et les problèmes d'enclavement qu'il pose, de son potentiel d'ambiguïté : à la fois lieu insalubre et incontrôlable et pour ces mêmes raisons, lieu d'invention de pratiques habitantes échappant à tout contrôle social. Son impuissance à agir qui était l'une de ses motivations pour procéder à l'évaluation de son expérience devient au cours de la journée de l'itinéraire l'occasion de raconter ce que fut son rôle et de tirer une nouvelle définition de la profession.

Enfin, l'itinéraire permet de constater que cette procédure qui avait pour vocation de revaloriser un quartier de ville, parce qu'elle n'a pas remis en question la hiérarchie des services municipaux et la compétence des aménageurs, reproduit les clivages institutionnels et territoriaux. L'enquête enfin, montre à travers l'analyse de la profession de chef de projet, porte-parole des classes populaires, la relégation instituée de la compétence habitante sur le territoire de la ville.

Cette recherche permet ainsi de découvrir que l'itinéraire est une méthode qui se prête tout particulièrement à l'analyse d'une profession mal délimitée, puisqu'elle l'appréhende comme un processus et non comme un statut figé et qu'elle se refuse de dissocier ce qui se passe sur le terrain, d'une analyse théorique. Elle oblige les chercheurs à rester en situation d'étude au moment même où la réalité sociale s'élabore. Cette utilisation dans une phase d'évaluation, permet également de resituer la notion de bilan. Il ne s'agit plus ici d'un simple bilan d'évaluation, ni d'une mémoire-conclusion mais d'un legs qui ne s'adresse pas seulement aux professionnels mais à l'ensemble des partenaires concernés par cette expérience : élus, chercheurs, travailleurs sociaux, militants, habitants du quartier.

La méthode des itinéraires appliquée à une évaluation dont la restitution est lisible par un grand nombre d'acteurs (roman-photo) modifie la place du sociologue par rapport à son objet. Non seulement le travail porte sur des processus, mais le rendu théorique lui-même s'insère dans ce processus. Cette recherche, liée à une évaluation, dépasse l'objet conjoncturel de cette demande, elle dresse un constat qui prend tout son sens si on réinterroge un chef de projet à plusieurs reprises ou d'autres chefs de projet travaillant sur d'autres quartiers. L'itinéraire pourrait alors devenir une méthode pour établir des constats successifs.

Conclusion

La méthode des itinéraires repose sur un postulat, celui de la reconnaissance de l'équivalence de la parole de l'autre comme analyse. La démarche doit produire la déstabilisation relative du sociologue au point de le faire douter de la place de ses hypothèses. Elle déplace le sociologue par rapport à ses repères théoriques et le place face à des réalités non identifiées. L'enjeu du parcours est de resituer des observations par rapport à une situation et à un guide, qui par son récit rend les articulations et tout ce qui fait lien, manifestes. La méthode permet alors de nommer et de prendre en compte des réalités qui d'habitude, soit échappent dès l'observation, soit sont évacuées au stade de l'analyse, le sociologue cherchant à maîtriser son objet. La méthode des itinéraires oblige à revendiquer la relativité du savoir sociologique.

L'expérience a prouvé qu'un travail de reconstruction doit s'opérer dans la phase de traitement des discours, qui implique la participation d'un deuxième chercheur, afin d'éviter que l'analyse ne tourne à une autojustification théorisée et pour assumer la situation de transfert. Cette méthode devient un dialogue entre des chercheurs mobilisant des références différentes, elle prend toute sa valeur dans une confrontation avec d'autres approches ethnologiques.

Elle réhabilite enfin la notion d'espace qui n'est plus mobilisé dans sa seule dimension cartographique, celle de la reproduction. Dans la dynamique du déplacement que la journée de l'itinéraire implique, la personne interviewée revisite l'espace en y appliquant le sens d'une exploration territoriale. Ainsi placé dans la situation de guide, son récit sensible articule ses propres références avec les catégories du social repérables spatialement. Ces recherches s'apparentent à cette génération de travaux qui se refusent à opposer sciences sociales et émotions [31].

La méthode, on l'a vu, a été élaborée dans des recherches concernant des mutations liées à l'espace et a toujours eu pour objet de renvoyer à des lectures territoriales. Il semble qu'elle puisse s'appliquer à d'autres champs sociologiques qu'à celui de la sociologie urbaine, la question du territoire traversant l'ensemble des activités et représentations humaines.

[31] Laé, J.-F., Murard, N., *Les récits du malheur*, Paris, Descartes & Cie, 1995.